

**Ruggero CRIVELLI**

## **Réflexions sur le paysage alpin**

**Université Vallée d'Aoste**

**Leçon du 29 octobre 2020**

(Les images de ce document sont tirées du PowerPoint de la leçon ;  
les soulèvements dans les diapositives sont les nôtres)



**Bocchetta Valle Larciöo-Motterascio**

**Aosta, UNIVDA, 29 octobre 2020**

## Première partie : lire le territoire



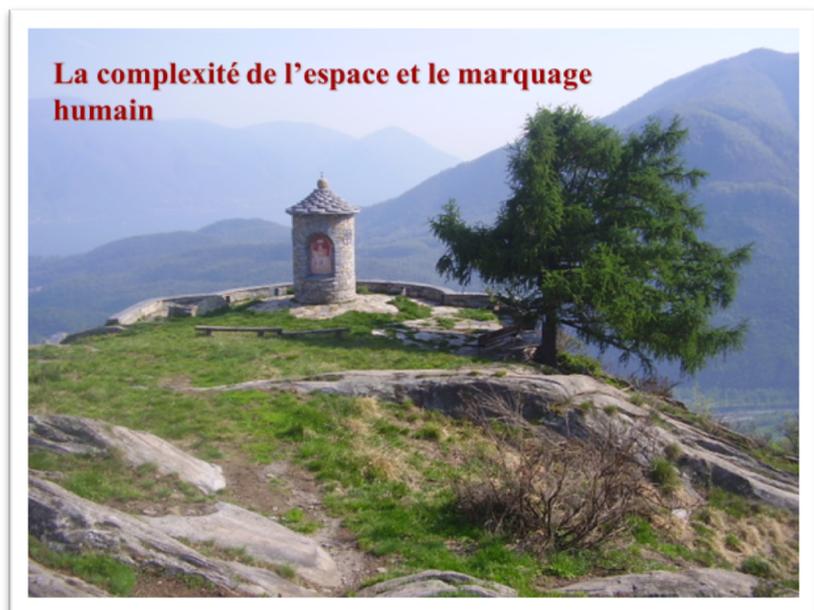
### 1. « Une Géographie pour l'Histoire » (titre d'un livre de Lucio Gambi)

Le sous-titre de la diapositive mérite une petite explication : l'espace est territoire et le territoire est histoire.

C'est une affirmation qui part de l'idée que le paysage est cette portion du globe terrestre qui se présente devant nos yeux. Le paysage, comme on verra plus loin, implique donc l'existence d'un observateur qui verra (ou ne verra pas) les traces de la présence humaine, animale ou végétale.

Présence tant actuelle que passée et dont le mélange révèle une dynamique.

Observons l'image<sup>1</sup> suivante !

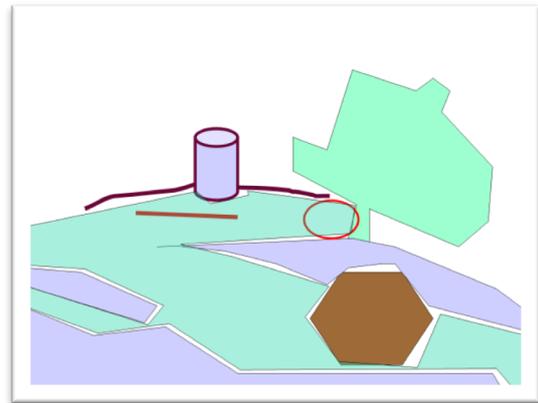


---

<sup>1</sup> Image qui n'est pas un paysage, mais la représentation (photographique) d'un paysage. Comme c'est écrit dans le célèbre tableau de la pipe de René Magritte (Ceci n'est pas une pipe), on pourrait légendiser cette photographie, « Ceci n'est pas un paysage ».

Quels éléments pouvons-nous isoler ?

Nous trouvons ici un mélange d'éléments végétaux (herbage, arbre, arbuste), de sol en pierre et d'artefacts humains. C'est à la fois un mélange de temps historiques, d'actions et d'intentions : la pierre du sol nous renvoie à l'histoire géologique de la terre avec ses forces tectoniques et ses glaciations ; l'herbe, à l'action d'essartage par les êtres humains du passé ; la chapelle, avec ses bancs (et peut-être l'arbre devant son banc ombragé), aux liens spirituels, magiques ou religieux d'un endroit surélevé comme celui-ci, qui permet au regard d'embrasser ciel et terre.



Nous constatons ainsi, dans cet aperçu, la présence d'éléments qui permettent d'émettre des hypothèses sur une évolution possible de ce site. C'est en ce sens que nous retrouvons la signification du sous-titre de la toute première diapositive : l'espace est territoire et le territoire est **histoire**.

En fait, en géographie humaine nous devrions distinguer les deux termes d'*espace* et de *territoire*. Le premier terme désigne le point de départ de l'action humaine sur une portion de terre, le second désigne le résultat de cette action. Une action qui peut être matérielle, dans le sens d'une transformation physique de l'environnement, mais qui peut aussi être abstraite, c'est-à-dire se cantonner à un projet, sans qu'il soit nécessairement réalisé ou réalisable. « Le territoire – nous dit Claude Raffestin –

### de l'espace au territoire

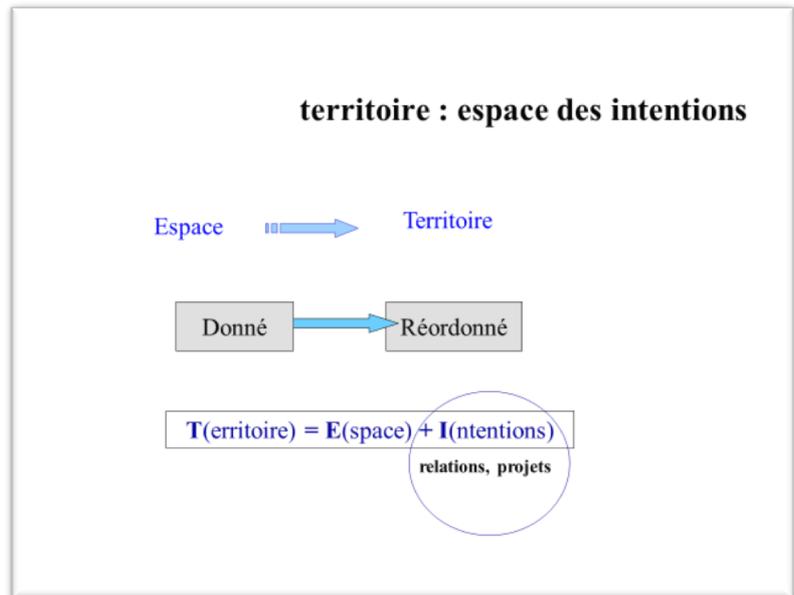
« Il est essentiel de bien comprendre que l'espace est en position d'antériorité par rapport au territoire. Le territoire est généré à partir de l'espace, il est le résultat d'une action conduite par un acteur syntagmatique (acteur réalisant un programme) à quelque niveau que ce soit. En s'appropriant concrètement ou abstraitement (par exemple par la représentation) un espace, l'acteur "territorialise" l'espace. (...) Le territoire, dans cette perspective, est un espace dans lequel on a projeté du travail, soit de l'énergie et de l'information, et qui, par conséquent, révèle des relations toutes marquées par le pouvoir. L'espace est la "prison originelle", le territoire est la prison que les hommes se donnent. (...) »

[souligné par nous] (Raffestin, 1980, 129-130)

– dans cette perspective, est un espace dans lequel on a projeté du travail, soit de l'énergie et de l'information, [...] », en ajoutant, à travers une belle image, que « l'espace est la "prison originelle", le territoire est la prison que les hommes se donnent (...) ».

Pourquoi, alors, avoir affirmé plus haut que *l'espace est territoire* ? Parce que, pris dans une perspective temporelle, (dynamique donc) l'espace est le point de départ d'une action de transformation, dont le résultat final en serait le territoire : cependant la dynamique ne s'arrête pas là, mais elle se poursuit. Voilà alors que le territoire devient presque immédiatement, et à son tour, l'espace d'action d'autres acteurs, dans un jeu continu de

transformations qui se succèdent et se chevauchent dans le temps. Quelle que soit la vitesse (parfois lente, très lente même ; parfois rapide, brutale même) il y a toujours transformation. C'est donc en ce sens aussi que le territoire est histoire, ou pour mieux dire, qu'il contient les traces matérielles de l'histoire des êtres humains et donc de leurs intentions. Dans la photographie précédente (l'image en p. 1), nous avons vu que cet espace avait été transformé en espace de passage pour se rendre du village en contrebas à l'alpage situé en hauteur : dans le passé, c'était un lieu de pause (et de prière) sur un parcours de transhumance ;



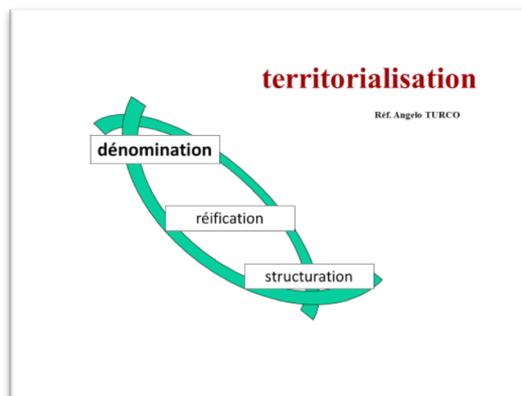
aujourd'hui il assume la fonction d'un moment de contemplation du paysage, avec, cependant, toujours l'invitation à la prière ou à la méditation que suggère cette chapelle qui s'interpose entre l'observateur et le panorama qu'il a devant soi.

Comment les êtres humains s'approprient et humanisent un espace ? Comment fabriquent-ils un *œkoumène* ?

## 2. L'appropriation territoriale, ou le processus de territorialisation

L'ensemble des traces humaines révèlent un acte d'appropriation territoriale de la part d'un groupe social. Derrière un paysage il y a donc un système de relations sociales et individuelles qui ont donné forme à un environnement : il y a une territorialité. La territorialité est donc un système de relations sociales et individuelles qui, à travers le temps, s'est ancré sur un territoire en se l'appropriant à travers trois moments, comme expliqué par Angelo Turco : la *dénomination*, la construction et la fixation au sol d'artefacts humains (qu'il appelle *réification*) et leur usage spécifique (qu'il appelle *structuration*, car il donne naissance à des structures relationnelles). Angelo Turco appelle territorialisation ce processus d'appropriation.

Exemples ?

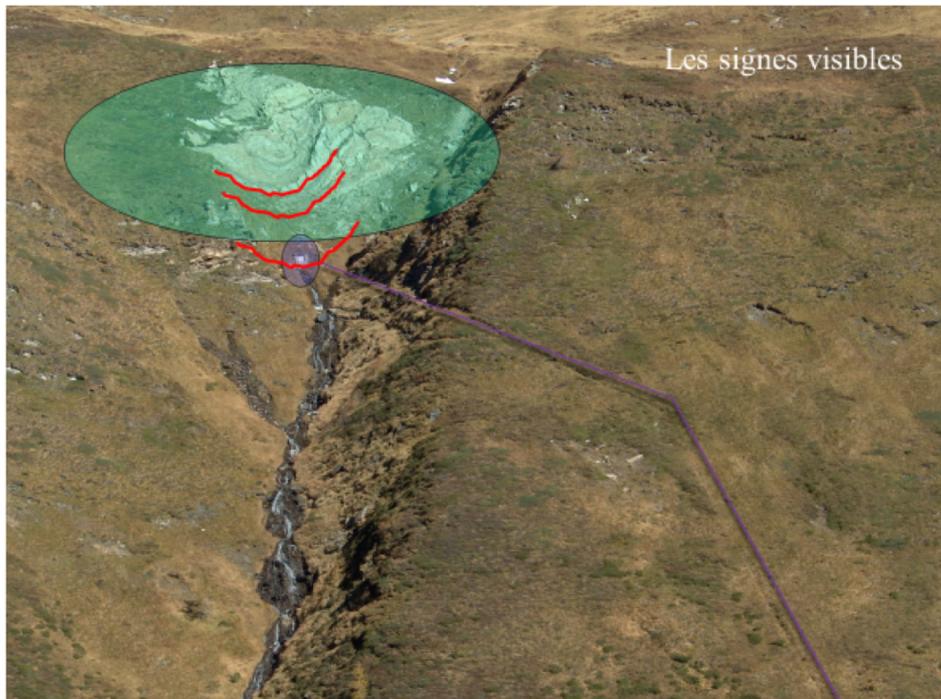
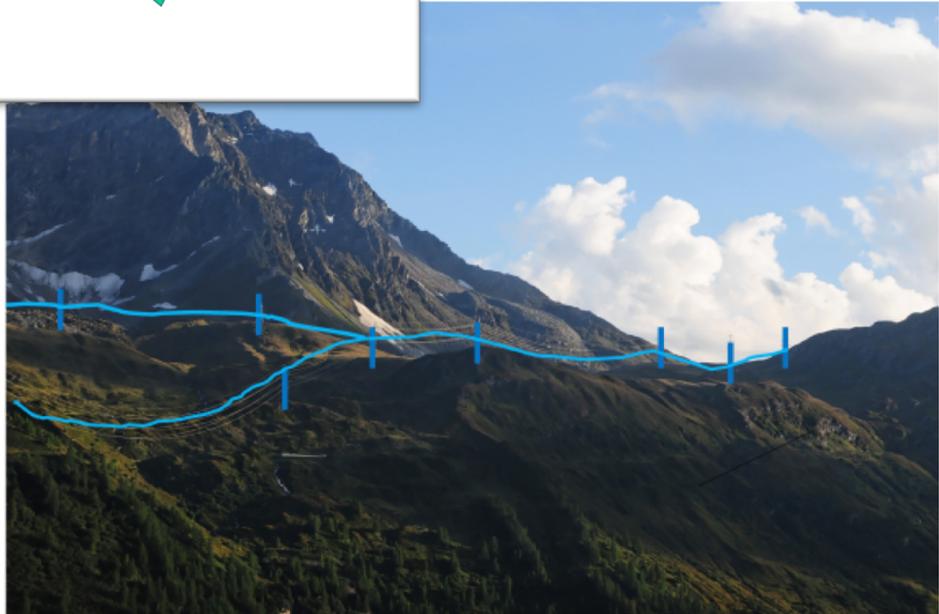
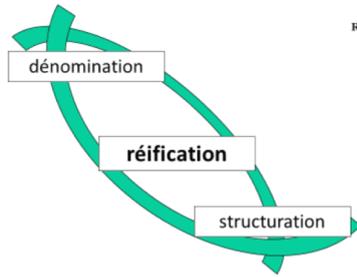


La dénomination ou, si l'on préfère, le fait de donner un nom aux choses, est peut-être le premier acte d'un processus d'appropriation territoriale<sup>2</sup> (qui est déjà une forme de territorialisation, comme nous l'avons vu plus haut avec Claude Raffestin, quand il parle de l'appropriation abstraite d'un espace) : devant une réalité confuse et indifférenciée, le nom est révélateur du fait que les êtres humains ont sélectionnés un certain nombre d'objets dont ils ont reconnu l'utilité (ou le danger) et ils l'ont fixée dans un nom. Le nom exprime une forme de connaissance, car il fonde, simultanément, d'un côté, un type de rapport à l'environnement et aux autres humains, et de l'autre la transmission, au sein du groupe, du sens qu'a cette relation. En d'autres termes, un nom contient une signification qu'il convient de transmettre à travers le temps afin de garantir la reproduction sociale et la stabilité d'un groupe humain. La dénomination, on l'a dit, permet aux membres d'une communauté d'identifier les objets dans l'espace et, donc, en plus de régler les pratiques, elle contribue, automatiquement, à la constitution d'une identité collective à travers le partage d'une connaissance.

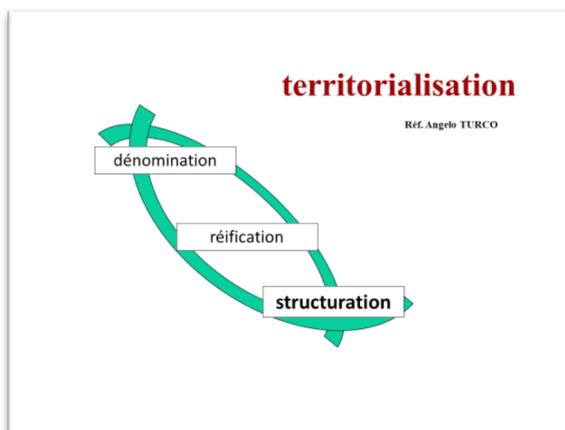
<sup>2</sup> En réalité, nommer est un acte beaucoup plus général qui ne se limite pas à l'espace : déjà avant la naissance d'un enfant on cherche son prénom.

# territorialisation

Réf. Angelo TURCO



En observant un paysage d'aujourd'hui, les traces du travail humain ne peuvent plus échapper à nos regards. Même un espace naturel protégé est un espace humanisé. Il serait faux de penser que l'homme d'avant le néolithique n'avait pas la capacité de façonner la Terre, cependant, avec le néolithique et ses inventions – l'agriculture (cultures végétales et élevages) et la poterie (utile à la conservation des aliments surtout) – l'impact devient plus incisif, parce que les hommes cessent d'aller chercher dans le monde et dans les saisons ce dont ils ont besoins pour enfin produire le monde chez eux. Les infrastructures deviennent essentielles : pour amener ou retenir l'eau là où elle est rare ou pour la retenir là où elle est trop abondante ou trop impétueuse ; pour accéder aux champs ; pour importer ou exporter ce qui peut être échangé, etc. La Terre se couvre d'empreintes humaines aussi durables que les sociétés qui les creusent. C'est le sens de ce que Turco disait dans son premier livre sur la territorialisation quand il affirmait que « l'espace incorpore de la valeur anthropologique » (Turco, 1988 : 76). L'intelligence humaine, c'est la capacité que l'humanité a à utiliser à son avantage les propriétés qu'elle a su identifier dans le monde qui l'entoure<sup>3</sup> pour les introduire ou les reproduire dans le sien.



<http://www.tdg.ch/geneve/actu-genevoise/Lieu-culturel-ou-festif-le-Sicli-promet-des-muits-enflammees/story/10673590>

[https://www.google.ch/search?q=batiment+sicli&hl=fr&rlz=1G1LENP\\_FRCH552&source=lms&fbm=isch&sa=X&ei=HuAxUpOYHXesgaZ\\_eGwBg&ved=0CAcQAUoAQ&biw=1191&bih=939&dpr=1#facr=-&imgdii=&imgre=-MNHtGtQuVKM%3A%3BX7d1dxUU473daM%3Bhttp%253A%252F%252Fmagazine.immostreet.ch%252Ffr%252F\\_files%252F2012%252F04%252FGENEVE-765x510.jpg%3Bhttp%253A%252F%252Fmagazine.immostreet.ch%252Ffr%252F2012%252F04%252Fconversion-culturelle-pour-lancien-usine-sicli%252F%3B765%3B510](https://www.google.ch/search?q=batiment+sicli&hl=fr&rlz=1G1LENP_FRCH552&source=lms&fbm=isch&sa=X&ei=HuAxUpOYHXesgaZ_eGwBg&ved=0CAcQAUoAQ&biw=1191&bih=939&dpr=1#facr=-&imgdii=&imgre=-MNHtGtQuVKM%3A%3BX7d1dxUU473daM%3Bhttp%253A%252F%252Fmagazine.immostreet.ch%252Ffr%252F_files%252F2012%252F04%252FGENEVE-765x510.jpg%3Bhttp%253A%252F%252Fmagazine.immostreet.ch%252Ffr%252F2012%252F04%252Fconversion-culturelle-pour-lancien-usine-sicli%252F%3B765%3B510)

**Sicli, Carouge (GE): d'usine à centre culturel ?**

<sup>3</sup> Et ce qui l'entoure peut être très proche et immédiat, comme celui d'une cabane préhistorique ou tendant vers l'infini, comme celui (terrestre ou extra-terrestre) que nous utilisons ou explorons aujourd'hui dans notre monde globalisé.

Une structure, nous dit Angelo Turco (2010, p. 73) c'est « l'aire d'extension d'un ensemble organisé de relations. Il s'agit, au fond, des contextes territoriaux dans lesquels la société (ou les groupes qui la composent) réalise ses objectifs ».

La structuration renvoie, donc, à l'usage de la réification : celle-ci crée le cadre à l'intérieur duquel se déroule (prennent sens) les actions humaines. Cependant la structure apparente (par exemple celle qui transparaît à travers un plan ou une carte géographique) n'implique pas un seul et unique usage des objets et n'assure pas non plus la pérennité de l'usage originel : la récupération d'anciennes usines pour la transformation en habitations collectives, en espaces de loisirs et de spectacles (comme dans l'image ci-dessus : l'ancienne fabrique d'extincteurs Sicli, Carouge) est devenue monnaie courante aujourd'hui; les « dimanches sans voitures » ont transformé nos routes (voire nos autoroutes) en boulevards où bicyclettes, planches à roulettes, trottinettes ou simplement piétons s'en sont donné à cœur-joie. Voilà que le sens-même d'une structure (ou si l'on préfère, d'un cadre construit) peut être modifié selon les circonstances : la structuration crée une tension entre dénomination et réification, une tension qui peut durer plus ou moins longtemps, entre le définitif et l'éphémère, en passant par le récurrent<sup>4</sup>.

Toutes ces actions dynamiques et continues dans le temps donnent naissance à des systèmes de relations spécifiques aux lieux et aux moments de l'histoire. Elles contribuent à créer ce que Claude Raffestin appelle des *territorialités*.

---

<sup>4</sup> Pour ce dernier cas, par exemple, on peut citer les manifestations de cyclistes, une fois par mois, dans diverses villes, dont Genève, visant à occuper les routes et à perturber la circulation automobile dans le but de revendiquer plus d'attention à la place de la bicyclette dans le trafic urbain.

### 3. La territorialité

La territorialité est un concept que l'on retrouve dans plusieurs disciplines, notamment en éthologie (l'étude des comportements des animaux initié notamment par Konrad Lorenz), en droit (où elle indique l'espace à l'intérieur duquel s'appliquent les normes législatives d'un Etat), etc. En géographie ce concept a été repris et traité dans plusieurs domaines en référence par exemple aux comportements spatiaux de différentes catégories sociales (classes sociales, migrants, femmes, et ainsi de suite), mais celui qui nous intéresse plus particulièrement est celui élaboré par deux auteurs : Claude Raffestin et Angelo Turco.

En voici une définition :

**Territorialité**

« La territorialité se définit comme l'ensemble des relations qu'une collectivité et ses individus entretiennent, d'une part, avec l'**extériorité** (ou environnement physique) et, d'autre part, avec l'**altérité** (avec les autres groupes ou à l'intérieur du groupe) dans la perspective de satisfaire des besoins et en utilisant des **médiateurs** (la langue, les éléments matériels comme les moyens de transport) pour atteindre le maximum d'**autonomie** (l'autonomie étant la possibilité d'entretenir des relations aléatoires avec l'environnement humain et physique) »  
(Raffestin, 1993, p. 3: in Jocelyne Hussy, manuscrit)

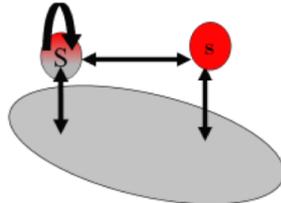
(C'est moi qui souligne avec les mots en couleur).

La territorialité se définirait alors comme étant un système de relations entre un sujet (collectif ou individuel – chacun de nous a sa propre territorialité !) et ses environnements physiques (l'**extériorité**), respectivement sociaux (l'**altérité** : les autres groupes ou à l'intérieur d'un même groupe). Toutes ses relations passent et se réalisent à travers des **médiateurs** matériels (un simple marteau, une gigantesque foreuse de tunnels, un grand trax de chantier, un ordinateur, ...) ou immatériels (le langage, les croyances, les préjugés, etc.). Le fonctionnement de ces systèmes de relations garantit aux groupes ou aux individus un certain degré d'autonomie, c'est-à-dire une situation dans laquelle ils seraient en mesure de faire face aux aléas de l'existence. Au-delà de son caractère dramatique, même l'actuelle situation sanitaire et les différentes mesures adoptées par les pays sont révélatrices de la territorialité géographique.

On pourrait formaliser tout cela à l'aide du schéma suivant :

## Territorialité

$$Tt = S . m . (A ; E)$$



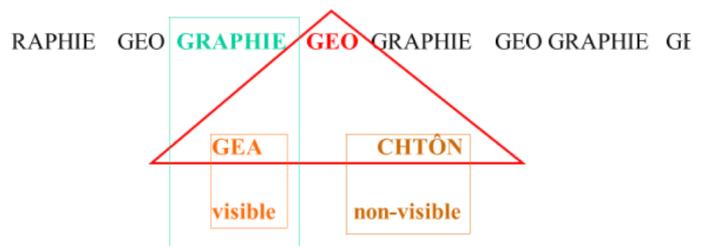
environnement, nature

[...] L'humanité avec ses bras, ses nerfs, ses cerveaux s'amalgame aux puissances qu'elle pénètre. L'homme est donc cheval, gravité, électricité, et réciproquement. [...] (Moscovici, 1972 : 15)

A travers la clé de lecture que nous propose la territorialité géographique, on voit à quel point la Terre et les êtres humains sont imbriqués les uns dans l'autre. Franco Farinelli nous donne une définition de la géographie qui permet de faire glisser la réflexion vers le paysage tout en prenant en compte les aspects développés jusqu'ici. La définition classique de la géographie, prise d'un point de vue étymologique, signifie description (graphie) de la Terre (géo). Farinelli va plus loin en faisant référence à la mythologie grecque où souvent les divinités possèdent une double face : Géa, la divinité de la lumière et de la surface terrestre est doublée de Chtôn, la divinité de l'obscurité et de la profondeur. De ce point de vue la réalité géographique est donc composée d'une face visible et d'une face non-visible étroitement liées entre elles. Le paysage de montagne (face visible), par exemple, est aussi le résultat entre autres choses du travail des forces tectoniques (souterraines donc, liées à la dérive des continents).

Cette relation entre le visible et le non-visible est présente dans toute réalité et peut être illustrée par un exemple tiré de l'Atlas de Gaïa de Norman Myers :

## Géographie, Gaïa et Chtôn



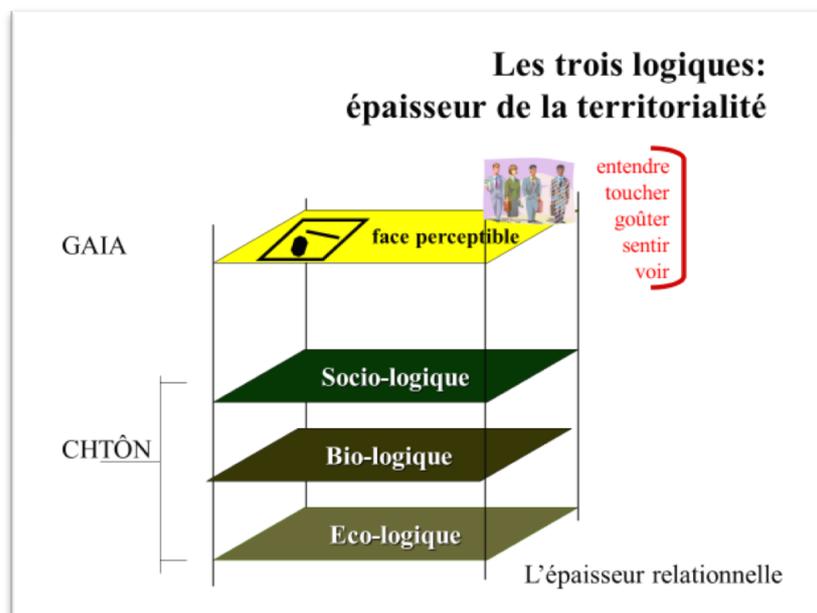
## la relation entre Gaïa et Chtôn

"Comme un enfant qui enlève, fil après fil, la trame d'une tapisserie, nous continuons à défaire la trame de la vie, sans avoir la plus petite idée de l'impact possible de nos actions. Peut-être, ceux qui extrayaient du calcaire des carrières de Kuala Lumpur et enlevaient de la terre aux marais à 40 km de distance se rendaient-ils compte qu'ils détruisaient les lieux où habitait et se nourrissait une chauve-souris, l'*Eonycteris spelea*. Cependant, ils ne savaient certainement pas une chose: que cette espèce de chauve-souris fécondait une des variétés de fruits les plus appréciées du sud-est asiatique, produite par le *Durio zibethinus*, dont la récolte annuelle, d'une valeur de 120 millions de dollars, est aujourd'hui en péril." (MYERS Normann (dir.), 1987, p. 155)

Renaturation ?

La relation entre la chauve-souris et la fécondation de la fleur de *Durio Zibethinus* est bel et bien ce lien invisible – mais réel – entre les choses : le déséquilibre créé sur un des éléments de la relation se répercute – souvent décalé dans le temps – sur les autres éléments et peut même retomber sur le sujet perturbateur initial. Parfois, il crée des situations irréversibles.

La face visible d'un paysage repose toujours sur un ensemble de choses qui ne sont pas toujours évidentes à voir du premier coup : elle est constituée d'éléments de nature sociale, de nature environnementales et d'éléments liés aux caractéristiques spécifiques de la physiologie de chaque être vivant présent sur place. Chaque groupe humain a sa logique de fonctionnement, chaque environnement a sa propre logique de fonctionnement, chaque espèce vivante a sa propre logique de fonctionnement : toutes en interrelation entre elles !



En fin de compte, la notion de territorialité c'est cela : elle souligne la complexité de la réalité géographique.

Il est temps maintenant de se pencher sur la montagne

#### 4. La territorialité de la montagne



Lors de la constitution de l'Agenda21, la montagne était absente des débats, car les différents protocoles (forêt, déserts, eaux, etc.) semblaient déjà régler ce que l'on pouvait trouver ici et là en montagne. Deux Géographes (Messerli et Ives) ont cependant insisté sur un aspect important et ont finalement réussi à faire accepter le protocole spécifique à la montagne :

### montagnes verticales ?

« Nous allons donc continuer de soutenir que si les montagnes contiennent - bien sûr - des éléments appartenant à d'autres grands écosystèmes plus facilement définissables - forêts tropicales pluviales, zones arides, régions polaires, zones côtières, prairies, terrains marécageux et les autres écosystèmes forestiers - parallèlement, leur caractéristique essentielle, la verticalité, leur garantit un niveau de priorité. » (MdM, 2000, p. 5)

« Nous nous sommes ainsi basés sur la juxtaposition 'altitude' et 'raideur des versants', aspects du paysage montagnard, lesquels, pris séparément ou ensemble, sont cause de marginalité dans le sens des possibilités d'utilisation et d'adaptation pour l'homme. » (MdM, 2000, p. 5)

Messerli&Ives, 2000.

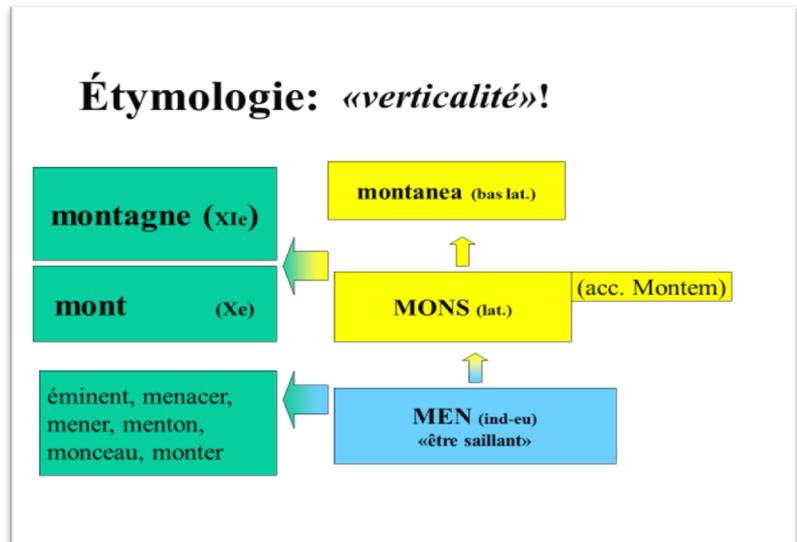
La verticalité ! La verticalité change beaucoup de choses. Et ce fut en insistant sur ce paramètre que finalement la montagne a été admise dans l'Agenda 21 avec son protocole spécifique. Il y a cependant un point discutable dans la seconde affirmation des auteurs : le fait que la verticalité soit source de marginalisation et de difficultés d'adaptation. En réalité, la marginalité n'est pas liée au relief, mais à l'histoire : pendant le Bas Moyen Age, les Alpes ont eu un rôle central dans la réalité européenne de l'époque. C'est plus tard, avec la modernité contemporaine, qu'elles se sont trouvées en situation marginale, surtout avec le développement du capitalisme industriel.

Cette caractéristique de la verticalité nous est aujourd'hui familière et banale, au point qu'on oublie de la retenir comme fondamentale même quand on regarde un paysage. Elle est inhérente au nom-même de montagne, comme illustré dans la diapositive d'à côté.

La racine du mot montagne renvoie à d'autres mots qui indiquent toujours quelque chose de saillant. Par ailleurs le mot lui-même apparaît dans la langue française autour du XI<sup>e</sup> siècle. Un mot prend racine

dans une langue quand une réalité devient socialement significative : les Alpes connaissent leur *âge d'or* à partir justement du XI<sup>e</sup> siècle, quand elles entament timidement une période d'ouverture et ce jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, quand les routes de l'Atlantique réorientent les trafics européens. C'est alors que pendant longtemps on ne passera presque plus à travers les Alpes, avec la conséquence de priver ses habitants d'importantes ressources.

La verticalité fonde donc la nature-même de la montagne. La montagne est née des cols, donc des passages, comme raconté par plusieurs légendes. Voici celle relatée par le sociologue alpin Bernard Crettaz.



## La montagne du dedans: la vie en vertical En ces temps-là...: le mythe du chemin

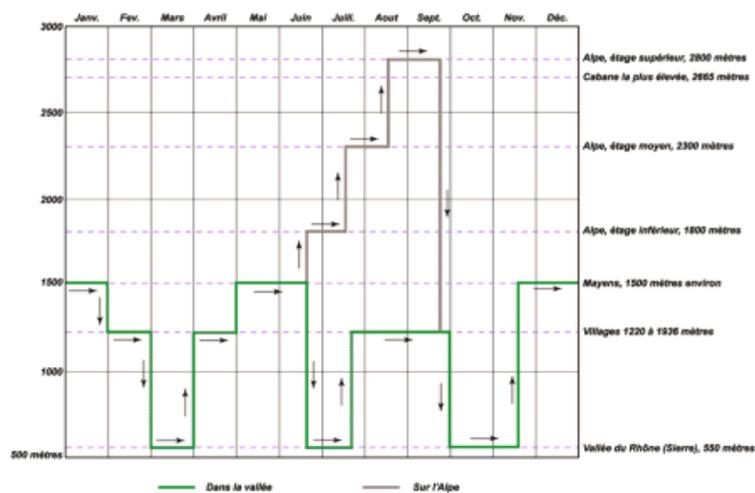
En ces temps-là la montagne était un paradis parce que les vaches donnaient tellement de lait que les humains n'avaient pas besoin de travailler. Et en ces temps-là, dans ces hauteurs paradisiaques, il y avait aussi la vigne. Ce temps de bonheur a duré jusqu'au jour où est arrivée la catastrophe. Venant de l'autre côté du col (la montagne est née des passeurs de cols) le mendiant demande l'aumône à ces gens qui vivent dans l'abondance. On lui refuse l'aumône parce que ... « la richesse endurec les cœurs ». Et là, c'est la malédiction: la montagne devient habitée par le froids, les torrents dangereux, les avalanches, les mauvais esprits, etc. C'est depuis là, qu'il faut descendre dans la vallée en dissociant ainsi la civilisation de la vache qui est en haut et la civilisation de la vigne, qui est en bas.

La conférence intégrale de Bernard CRETIAZ:  
<http://www.mediatheque.ch/valais/nomades-sdentaires-encore.html>

La montagne est donc une forme de vie en vertical : le haut et le bas sont deux entités complémentaires, intercalées par des espaces intermédiaires, comme cela a bien été illustré par les recherches en sciences humaines. En voici deux exemples, un en Valais et l'autre au Tessin.

## Anniviers, Valais

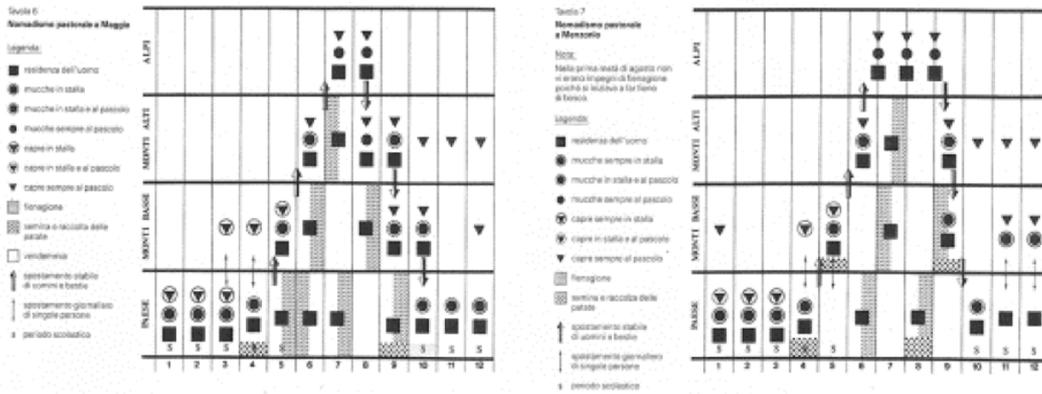
Les migrations en Val d'Anniviers



Tiré de: <http://www.hypergeo.eu/IMG:gif/anniviers.gif>

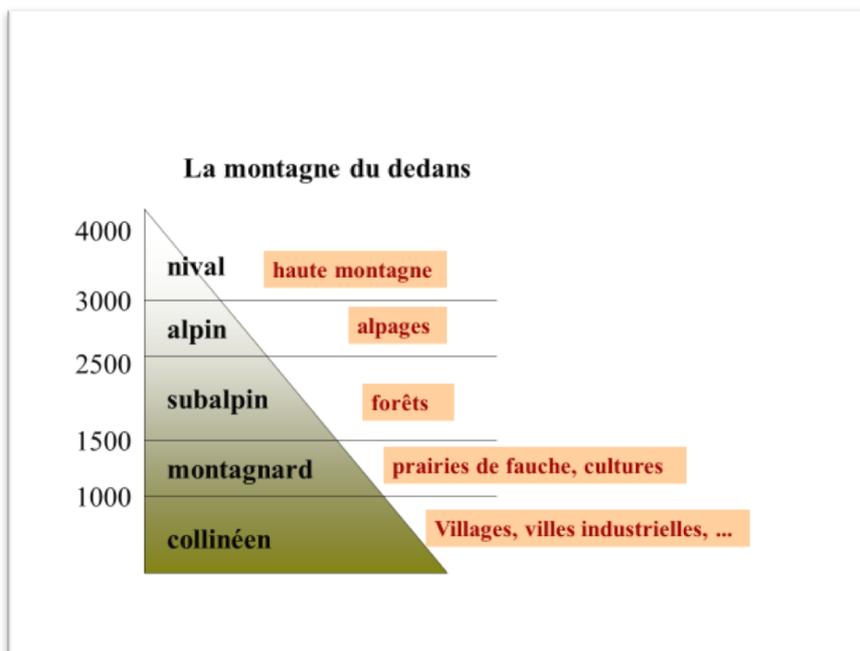
D'après Wolf et Schwöber  
et J. Brunhes, La géographie humaine (1925).

# Vallemaggia, Ticino



Source: DONATI Armando, 1992, Monti, uomini e pietre, Locarno, Dadò editore, 277 p. (figures: p. 48 et p. 50)

Ces recherches ont donné naissance au modèle « classique » de l'environnement alpin :



La montagne vue de l'intérieur est la montagne de ses habitants (ou de ses fréquenteurs habituels), c'est la montagne vécue ! Celle vue de l'extérieure (celle que voient les habitants des bas pays urbains, les politiciens des capitales, etc.) est en quelque sorte une paroi verticale, plus ou moins indifférenciée qui leur fait obstacle. Ce sont deux visions historiquement conflictuelles, en partie estompées aujourd'hui, mais pas tout à fait, comme le montrent plusieurs conflits encore très vifs (No-Tav, en Italie par exemple, Loi Weber en Suisse).

### Perception extérieure de la montagne : distance

« Mais ce n'est pas tout. Il y a contradiction encore, ou mieux, il y a opposition entre les Alpes telles qu'elles ont été (et sont) quotidiennement vécues par leurs habitants, et la perception qu'en ont les gens des bas pays. Certes, ces deux termes de l'opposition, la vie réelle dans les Alpes et la perception d'en bas ont considérablement évolué. Mais ils ne se sont jamais rencontrés vraiment. » (BERGIER, 1985, pp. 2-3, manuscrit ou 1988, p. 26)

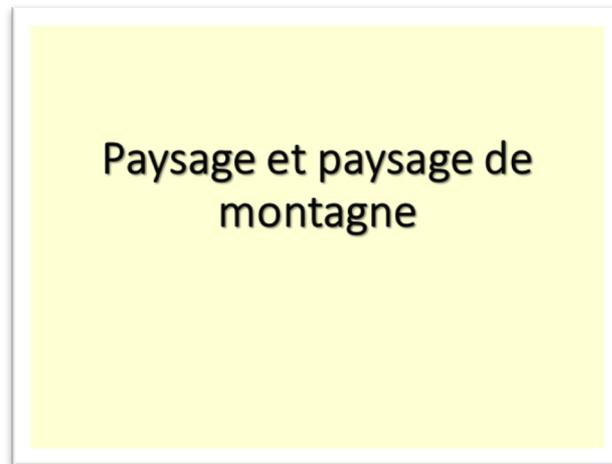
En conclusion, si on devait donner une définition de la montagne, qu'une lecture de son paysage peut nous suggérer en observant toutes ses composantes, on pourrait dire que la montagne est le fruit d'une dialectique territoriale dans laquelle la verticalité a un rôle prépondérant :

## Dialectique territoriale

### MONTAGNES

territoires dont la **diversité**, introduite par l'**altitude [et l'orientation]**, est mise en **cohérence** par les connaissances et les pratiques des **êtres humains**, à travers leurs relations à leur environnement et aux mondes extérieurs.

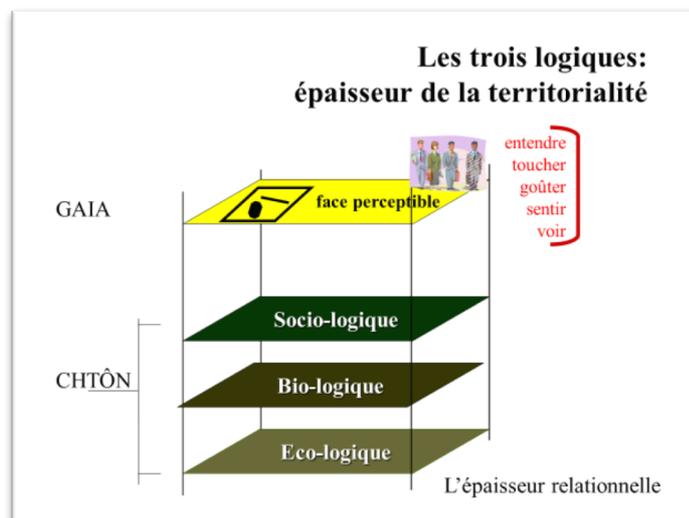
## Seconde partie : paysage et paysage de montagne



### 1. Paysage

Avant de passer à une réflexion sur le paysage alpin, je propose de s'attarder encore un moment sur le paysage en tant que tel.

On peut partir de l'image déjà vue précédemment, quand nous avons parlé du territoire : le paysage est la face visible d'une territorialité où les « lois » des sociétés s'entremêlent à celles qui régissent l'environnement et le métabolisme de chaque espèce vivante sur les lieux. C'est une clé de lecture générale qui est fondamentale pour comprendre ce qu'est un paysage alpin et pour fonder une politique des paysages alpins respectueuse de la vie dans les régions de montagne.



Dans la représentation ci-dessus, nous mettons en évidence l'existence d'une face visible que nous appréhendons à travers nos cinq sens et notre culture : mais tout ce qui est visible n'a pas la même valeur ou la même signification pour tout le monde. Pour qu'un paysage

existe, c'est-à-dire pour qu'il assume une valeur ou une signification, il faut un observateur sensible, il faut quelqu'un qui regarde :

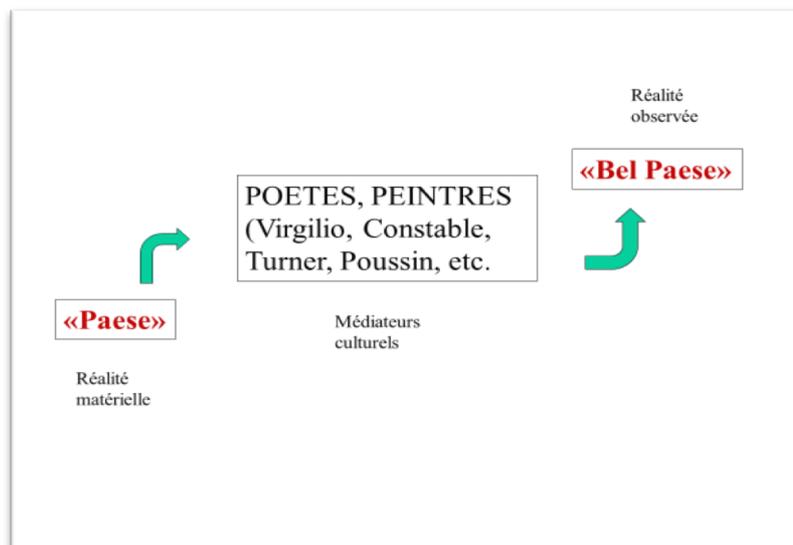
La signification d'un même paysage dépend donc de l'observateur et de ce qu'il veut bien y voir. Cela dépend de son statut social, de sa personnalité, de ses expériences, ainsi que du moment historique.

**ŒIL**

**«Le paysage existe parce qu'il y a quelqu'un qui le regarde, qui sait lui donner une signification, l'enlever du monde indifférent de la nature pour l'élever au rang de la culture. mais la capacité à regarder le paysage et à l'annexer à la culture dépend des potentialités culturelles de l'observateur, de ses capacités de représentation, en plus de la manière dans laquelle il le regarde.»**

(Eugenio Turri 2003, cité par Claudio Ferrata 2020, p. 22)

Prenons le cas, italien, du *Bel Paese* : né du regard des voyageurs, des poètes et des écrivains du XVIIIe et du XIXe siècles, le paysage italien (même – et surtout – les ruines) devient *beau* à travers la médiation de leur sensibilité.

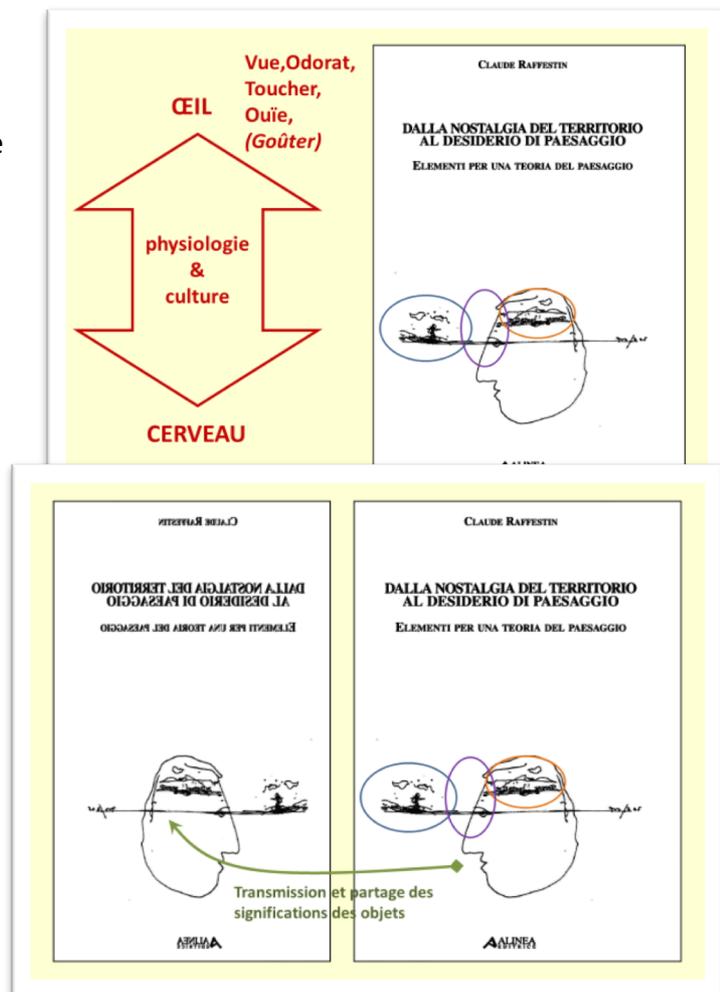


Si le regard sur le paysage (la face visible d'un territoire) passe avant tout – du moins en apparence – par l'œil, celui-ci n'est pas le seul organe de sens à être impliqué. Il participe de tous les autres : l'œil voit ce que *la personne*, dans son ensemble, voit.

Le partage de la vue à travers la littérature, le cinéma, la photographie, les récits, etc. introduit la dimension sociale dans le paysage, dans le sens où vient se créer le besoin d'aller voir et d'aller voir avec les mêmes yeux, en confirmant ainsi sa « beauté ».

Le tourisme, né du Grand Tour que les aristocraties et les bourgeoisies du XVIII<sup>e</sup> siècle ont lancé, connaît un développement sans limites aujourd'hui. La pandémie actuelle est révélatrice de la dimension qu'a atteint de

nos jours le paysage. Au printemps 2020, quand les frontières ont été en partie fermées, l'approche de la période des vacances d'été a suscité une étrange angoisse : millions de personnes allaient être privées de paysages étrangers à leur lieu de résidence. En particulier ceux des pays du chaud et de la mer. Alors, en Suisse par exemple, tant les Autorités, que Suisse Tourisme (organe des milieux touristiques) ont lancé des campagnes pour .... *découvrir nos paysages* ! Le Tessin, en particulier, le *Sud de la Suisse* (autrefois appelé *Sonnenstube der Schweiz* !) a vécu l'arrivée d'une marée humaine de Suisses, allemand surtout mais aussi Romands, à la recherche de ce monde qui s'arrêtait à la frontière italienne. La densité du trafic motorisé a fini par créer d'énormes colonnes, voire des embouteillages comme dans le cas de certaines vallées près de Locarno, où les voitures ne pouvaient plus avancer depuis le premier village près de la plaine au dernier, en haut d'une vallée. En somme, un exemple de verticalité paralysée par le monde urbain !



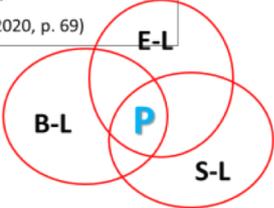
Ce à quoi nous avons assisté cet été est bien une démonstration supplémentaire de ce que raconte Claudio Ferrata dans son livre sur le paysage :

Le paysage se trouve bien à l'intersection des trois logiques évoquées plusieurs fois auparavant.

Il est temps de se pencher sur le paysage alpin.

**L'intérêt contemporain pour le paysage**

«[...] davantage que de «**retour du paysage**», il faudrait parler de «**retour dans le paysage**», ce dernier n'étant pas un simple objet de contemplation mais plutôt comme étant le «bouillon primaire» dans lequel nous sommes immergés et que, simultanément, nous contribuons à construire.» (Ferrata, 2020, p. 69)



The diagram consists of three overlapping circles. The top circle is labeled 'E-L', the bottom-left circle is labeled 'B-L', and the bottom-right circle is labeled 'S-L'. In the central area where all three circles overlap, there is a blue letter 'P'.

## 2. Paysage alpin

Annibale SALSA (2019, *I paesaggi delle Alpi. Un viaggio nelle terre alte tra filosofia, natura e storia*, Prefazione di Gianluca Cepollaro e Alessandro de Bertolini, Roma, Donzelli Editore, Collana Saggine, 160 p.) nous propose une approche intéressante.

A travers son regard [celui de Annibale Salsa) le paysage alpin **glisse du vu au vécu**, en devenant espace de vie. Les paysages des Alpes sont le résultat de l'interaction continue dans le temps entre l'homme et l'espace montagnard: **l'activité humaine laisse des traces**, qui deviennent signes, symboles, témoins stratifiés d'histoires et événements. En d'autres mots, c'est l'être humain qui «fait le paysage», et c'est en cela que nous pouvons cueillir **l'hybridation entre nature et culture**.  
(résumé, pp 1-2) (soulignement personnels)

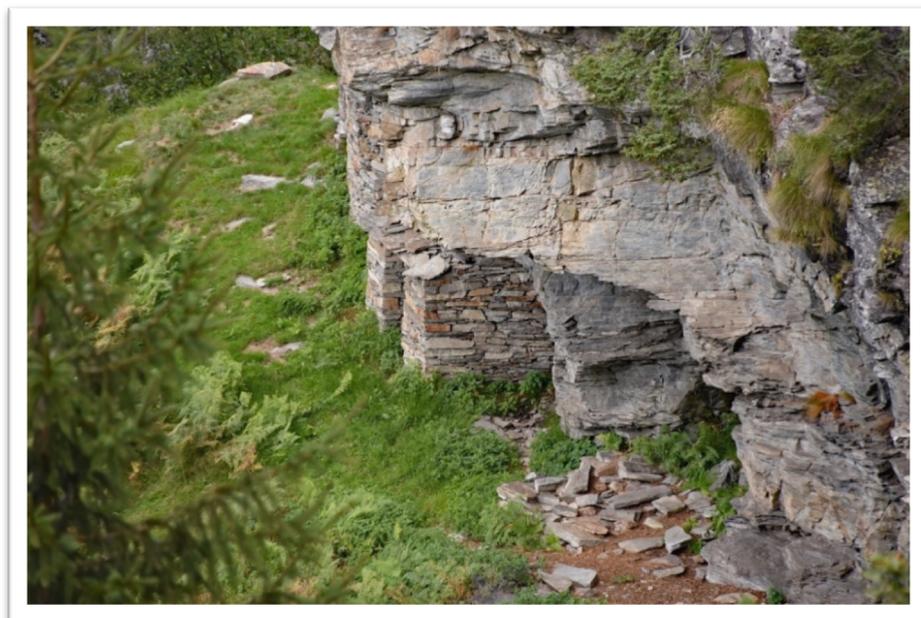
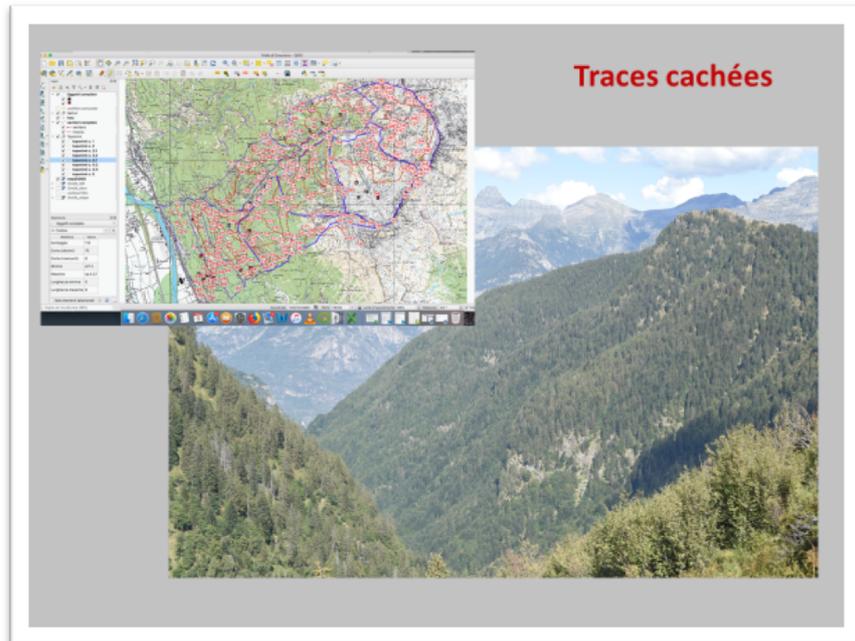
Une hybridation fragilisée aujourd'hui par l'abandon (et bientôt l'oubli ?) des hautes terres: verticalité tronquée.

Le paysage est histoire ! A condition de savoir observer les traces présentes dans les lieux, il raconte l'histoire des rapports entre les hommes et leur environnement. Voici, de suite, quelques exemples.

Cette première image est le fruit d'un travail d'un ami. Depuis des années il parcourt les vallées latérales des districts de Bellinzona et de Riviera dans le Canton du Tessin en repérant les restes des traces humaines, y

compris les toponymes vernaculaires (cf. l'image superposée à celle de la photographie), généralement absents des cartes topographiques. La photographie montre un paysage d'une verticalité impressionnante et complètement boisé : en réalité, cachés sous la couverture végétale, on peut trouver une quantité importante de traces qui révèlent une vie rurale et pastorale intense dans un passé pas si éloigné.

La photographie suivante en est un exemple parlant. Un abri sous roche, ou pour mieux dire, une construction sous roche : un endroit frais, difficile d'accès parce que situé au bord d'un précipice, qui a été utilisé pour le travail du lait et l'entreposage du fromage.



La photographie ci-dessous est intéressante du point de vue de l'architecture vernaculaire rurale. La construction, dans sa pauvreté, est révélatrice d'une logique fonctionnelle propre au monde paysan de la montagne. La ligne rouge indique l'emplacement du plafond du rez-de-chaussée (respectivement sol du premier étage) : en bas l'abri pour les hommes (pour la nuit avant tout) et en haut l'entrepôt pour la réserve hivernale de foin. Une seule ouverture latérale (cerclée en rouge), d'où s'échappait la fumée du foyer. Une construction pauvre ? Certes, mais inutile d'en faire plus, car la vie se déroulait pour la plupart du temps en extérieur. La construction est un refuge et un outil de travail et non pas une résidence,

comme le chalet moderne qu'Henri-Jacques Le Même concevra dans l'entre Deux Guerres à Megève et qui est un modèle du genre.



Même si plus lentement, le paysage se transforme parallèlement à la société qui l'habite :

**Aujourd'hui**

**Ruschèda (valle di Cresciano)**



Photo Gabriele Castioni

**Aujourd'hui**

**Ruschèda (valle di Cresciano)**



Photo Gabriele Castioni

D'après:  
<https://map.schweizmobil.ch/>

1958



Elaboré d'après un document  
de Gabriele Castioni

En comparant cette dernière image avec la précédente et, en particulier, ce qui se trouve dans le cercle rouge, nous constatons, ici, l'importante quantité de sentiers montant vers la localité Salosa et rejoignant celle de Cioltro. Sur la carte précédente à cette image (plus récente dans le temps), tous cela n'existe plus. Ces sentiers ont été abandonnés avec la disparition progressive d'une civilisation rurale de montagne. Aujourd'hui, bien que certaines activités agricoles continuent de subsister (le fauchage de l'herbe par exemple) cette localité a glissé vers un tourisme local, notamment estival.

Le paysage est l'habit d'une société, il fait partie de son identité. En géographie nous considérons souvent que le paysage est un palimpseste, c'est-à-dire une surface sous laquelle, cachées, se trouvent les traces de ce qui a précédé. Annibale Salsa, dans son livre nous en donne une image un peu plus complète en nous parlant de plissement, de stratifications, de plis : on pourrait alors inventer le terme

d'*orogénèse paysagère* pour indiquer que les couches culturelles ne se limitent pas à

Annibale Salsa: **identité et partage**

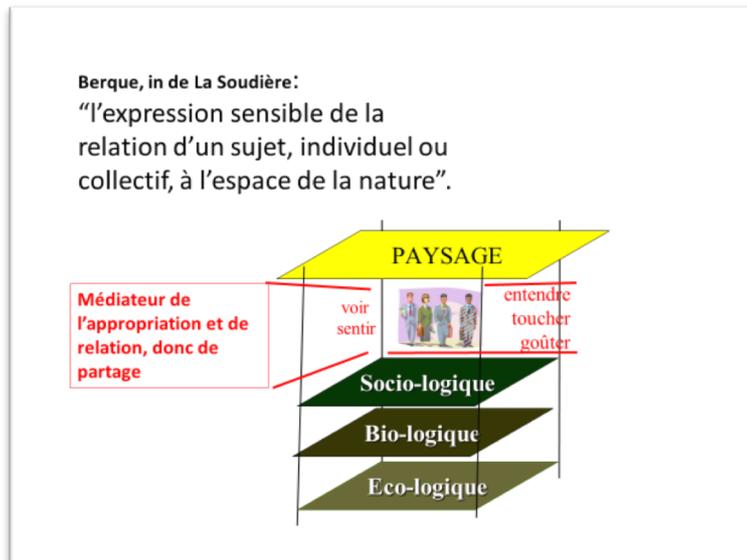
Palimpseste vs Orogénèse

↓  
Stratification

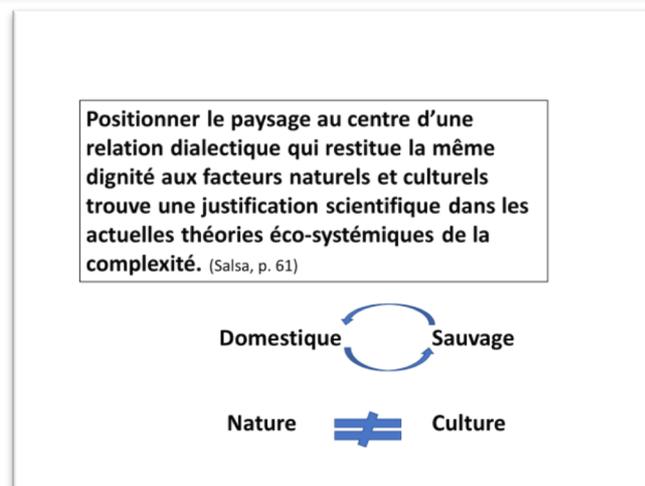
↓  
Stratification  
Plissements  
Croisements

sédimenter, mais elles s'entremêlent d'une époque à l'autre : des choses disparues ou existant seulement sous la forme de ruines peuvent refaire surface, par exemple, avec une initiative de valorisation patrimoniale.

Le paysage est, selon un auteur cité par Augustin Berque, « l'expression sensible de la relation d'un sujet, individuel ou collectif, à l'espace de la nature ». Relation sensible ? Nos cinq sens sont les médiateurs de cette relation, comme nous l'avons dit auparavant et illustré par la figure suivante.



Pour Annibale Salsa il est aujourd'hui indispensable de rendre la parole aux paysages alpins, de faire en sorte qu'ils puissent être senti (perçus ?) par les fréquenteurs de ces lieux. Il est nécessaire de prendre conscience que nature et culture ne sont pas deux entités distinctes. Il est donc important de reprendre ce qui était le fondement du fonctionnement des sociétés alpines : l'équivalence des facteurs culturels et des facteurs naturels.



Faute de quoi, le monde alpin va perdre définitivement son identité.

Le monde traditionnel – rural – alpin reposait sur un rapport entre domestique et sauvage : bien que le second fût subordonné au premier, les deux étaient étroitement liés. Le destin de l'un était lié au destin de l'autre. Le monde moderne – industriel – repose par contre sur les concepts de nature et culture : deux concepts abstraits. La logique moderne a d'abord considéré la nature comme étant inépuisable en provoquant ainsi des dommages importants à l'environnement. A partir des années 1970-1980 la nécessité de protéger l'environnement (à juste titre dans les régions de montagne aussi, qui, un peu sous domination, un peu par

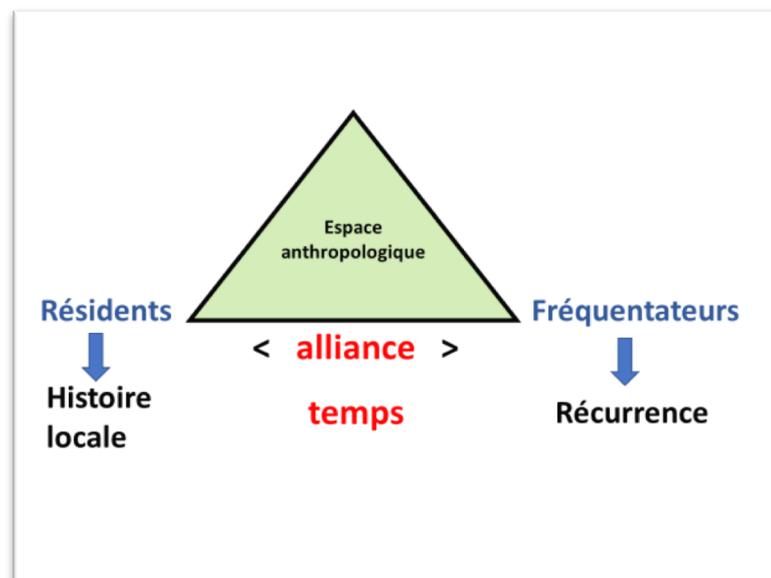
choix, avaient également pris le même chemin) a fait basculer le rapport en faisant de la nature un mythe et en prétendant, ainsi, subordonner les sociétés aux « lois » de celle-là.

Après avoir exploité les richesses de la montagne, la société urbaine moderne a commencé par lui imposer sa propre conception de la nature à travers toute une série d'interdits, en oubliant souvent combien le travail humain était inscrit dans le paysage alpin. Pour contrecarrer cet oubli, l'auteur de *Paysages alpins*, préconise alors une alliance entre les habitants des lieux et les fréquenteurs habituels, parce que :

«Le paysage représente un «**espace de vie**» dans lequel se reconnaître, un «**lieu anthropologique**» antidote à la désorientation générée par de non-lieux sans identité, relation et histoire. La perte majeure, tant pour les **résidents** de la montagne alpine que pour ses **fréquenteurs** les plus sensibles, risque d'être celle de se trouver devant un paysage muet, fait de choses anonymes, muséifiées et aliénantes.» (Annibale Salsa, 2018, 6-7) *[souligné par moi]*

Habitants et fréquenteurs habituels des lieux sont les acteurs principaux en mesure de rendre la parole aux paysages alpins en se les appropriant sensiblement. Ce sont deux acteurs « immergés » dans leurs paysages, c'est-à-dire participant à la culture de la montagne. L'alliance entre habitants et fréquenteurs repose sur deux racines différentes : celle de l'habitant repose sur l'histoire locale à travers ce qui a été transmis par les générations, tandis que celle du fréquenteur repose sur la pratique des lieux et des gens, sur ce qu'il a bien voulu et su écouter ou lire. La première est une forme

de connaissance empirique, populaire, non-scientifique, la seconde est une forme de connaissance acquise, une forme savante (osons aussi le mot : parfois scientifique). L'une n'est pas plus vraie que l'autre, mais les deux sont complémentaires. Comme exemple, je citerai à nouveau le travail de cet ami qui, depuis longtemps, fréquente et parcourt des lieux



aujourd'hui devenus sauvages en se renseignant auprès d'informateurs locaux (vieux habitants, jeunes chasseurs, etc.) sur les toponymes, sur les emplacements des pâturages désormais disparus sous les bouleaux ou les hêtres, sur l'emplacement de bâtissent aujourd'hui cachées par la forêt, sur les sentiers aujourd'hui ensevelis sous le feuillage ou lissés par l'érosion.

C'est à travers l'échange réciproque entre habitants et fréquenteurs que, petit à petit, le territoire peut commencer à parler de son histoire et de celles de ses êtres humains. C'est cela la base pour une didactique du paysage, alpin en particulier.

### **Pour une didactique du paysage (le paysage est histoire)**

**Alliance entre habitants et fréquenteurs habituels des lieux, à travers la sensibilité et l'empathie par rapport à l'histoire locale du paysage.**

**Connaissance historique des restes paysagers actuels (sentiers, maisons, bâtisses, moulins, terrassements, rivières et torrents) à revaloriser ou en garder les signes de leur existence quand la valorisation n'est pas possible.**

### 3. Observer et faire observer le paysage.

## Observer et faire observer le paysage

Dans son livre (2020, *Nelle pieghe del mondo. Il paesaggio negli anni della Convenzione europea*, Meltemi, Milano, 87 p.) Claudio Ferrata propose une méthode d'observation et d'approche du paysage en s'inspirant, entre autre, des travaux d'Eugenio Turri.

Il s'agit principalement d'une approche par échelles (en géographie l'échelle est le résultat du rapport de réduction : plus le dénominateur est grand – ex. 1 : 5'000 vs 1 : 100'000 – et plus l'échelle est dite petite). La grande échelle est celle des détails (la structure d'ensemble – le contexte général – n'apparaît pas), tandis que la petite échelle est celle des structures générales (les détails ne sont plus visibles). Après avoir identifié ces plans, l'observateur (l'enseignant avec sa classe par exemple, l'excursionniste, le géographe et l'historien, amateurs ou professionnels) cherche les relations entre les éléments.

Pendant la lecture et l'analyse on pourra mettre en évidence:

- 1) *Les éléments majeurs et structurant*, comme par exemple une voie de communication, le réseau hydrique, plus en général l'orographie et la distribution de la végétation;
- 2) *les éléments individuels* comme les terrassements, la mosaïque des parcelles agricoles, le noyau villageois, le cône de déjection, etc.;
- 3) *les surfaces homogènes* comme le fond de vallée densément occupé, le versant en terrasse, l'ancien noyau, le quartier résidentiel périurbain, etc.
- 4) [...] trouver les relations entre les différentes composantes et lire *l'organisation d'ensemble* du paysage. [...]

(Ferrata, 2020, pp. 71-72)

C'est un bon exercice à pratiquer chaque fois que l'on se trouve sur le terrain. Cependant, cela n'est pas suffisant pour « faire parler un paysage ». D'autres documents doivent entrer en jeu pour compléter le cadre : ces documents sont de nature différente et représentent, en quelque sorte, le non visible d'un emplacement et ils se trouvent parfois loin du lieu observé : dans les archives, dans les cartes anciennes, dans les images, dans les récits, dans les objets, dans les cartes topographiques, dans les journaux intimes, etc.



La lecture et l'interprétation d'un paysage (alpin de surcroît) est un jeu passionnant, mais complexe, qui demande de la patience un peu comme dans un jeu de puzzle, avec la différence qu'il se pratique – pas seulement – mais pour une bonne partie à l'extérieur.

## BIBLIOGRAPHIE

Annibale SALSA, 2019, *I paesaggi delle Alpi. Un viaggio nelle terre alte tra filosofia, natura e storia*, Prefazione di Gianluca Cepollaro e Alessandro de Bertolini, Roma, Donzelli Editore, Collana Saggine, 160 p.

Claudio FERRATA, 2020, *Nelle pieghe del mondo. Il paesaggio negli anni della Convenzione europea*, Milano, Melmeti, 87 p.

Claude RAFFESTIN, 2005, *Dalla nostalgia del territorio al desiderio di paesaggio. Elementi per una teoria del paesaggio*, Firenze, Alinea, 144 p.

Angelo TURCO, 2016, *Configurazioni della territorialità*, Milano, Franco Angeli, 336 p.

Serge MOSCOVICI, 1977, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Seuil, 569 p.

Ruggero CRIVELLI, 2019, *Leggere il territorio. Riflessioni di un geografo*, Firenze, Altralinea, 108 p.

### Articles utiles complémentaires

Massimo QUAINI, 2016, *Le paysage est mort ! Vive le paysage !* in *Le Globe*, Revue genevoise de géographie, Tome 156, Genève, Société de Géographie de Genève, pp. 7-18.  
[https://www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_2016\\_num\\_156\\_1\\_7393](https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2016_num_156_1_7393)

Gianni HOCHKOFER, 2016, *Le paysage des saveur du riz Vialone Nano à la lisière des rivières Tione et Tartaro*, in *Le Globe*, Revue genevoise de géographie, Tome 156, Genève, Société de Géographie de Genève, pp.85-110.  
[https://www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_2016\\_num\\_156\\_1\\_7397](https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2016_num_156_1_7397)

Simon MEISSNER, Armin RELIER, 2005, « Pour une gestion durable des ressources en eaux dans les Alpes », in *Revue de géographie alpine. Mélanges*, tome 93, , no. 3, pp. 5-6.  
[https://www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_2005\\_num\\_93\\_3\\_2352](https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_2005_num_93_3_2352)

Federica CORRADO, 2014, « Processi di re-insediamento nelle aree montane », in *Journal of Alpine Research-Revue de géographie alpine*, tome 102-3, Nouveaux habitants. Dynamiques de repeuplement en zone de montagne, pp. 1-4.  
<http://journals.openedition.org/rga/2544>

Claude RAFFESTIN, 1977, « Paysage et territorialité », in *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol. 21, nos. 53-54, septembre-décembre, pp. 123-134.

Maria BAKONI, Mercedes BRESSO, Pierre MOESCHLER, Claude RAFFESTIN, 1982, « Produire le travail, produire sa vie », in *Demain le travail*, Economica, Paris, pp. 33-55.